

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 18 NOVEMBRE, 1858.

No. 31.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas *L'Observateur* sont priés de nous avertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

LES PATRIOTES.

CHAPITRE II.

LE DOCTEUR FRANÇAIS.

(Suite.)

— Eh ! bon, voilà un heureux moment pour vous, Polveu ?

— Heureux ? Français, répondit le jeune homme en souriant d'un air pensif, je n'en sais rien. J'ai assez vécu pour savoir qu'on ne peut qualifier un moment d'heureux ou de malheureux que lorsqu'il est passé.

Octave Fouillet (Bellah.)

— Vous retournez à Montréal ?

— Oui.

— Voulez-vous, déjà, soulever ce district ? reprit, Emile, en souriant.

— On ne peut commencer trop vite ; répliqua Maurice.

Emile parut réfléchir.

— Qu'avez-vous donc ? reprit Maurice ; désapprouvez-vous mon départ ?

— Oui.

— Cependant vous approuvez mon amour ?

— Sans doute.

— Et vous ne voulez point que je le réalise.

— Au contraire.

— Et de quelle manière ?

— De la manière la plus raisonnable.

— Je ne vous comprends point.

— Veuillez pour quelques instants me prêter toute votre attention.

— Je vous écoute.

— Tous les Canadiens, quelque soit la différence d'origine qui les sépare, ont un secret désir de se soustraire au monopole anglais. Seulement, l'apathie refuse ce que demande le cœur ; l'orgueil national est étouffé par l'égoïsme.

— Il y a des exceptions ! reprit vivement Maurice.

— Sans doute, parmi la classe instruite.

— Et parmi le peuple.

— C'est douteux ?

— Vous doutez ?

— Le peuple croit. " Hourra pour Papineau ! " mais il ne dit jamais : Vive la liberté !

— Papineau n'est-il pas pour les Canadiens-Français, le représentant de toutes les libertés ?

— Papineau est un tribun.

— Que faut-il de plus ?

— Un bâtonnier ! Papineau ! c'est une voix, un oracle, une puissance ; c'est la personnification civile des droits du peuple ; mais ce n'est point le bras qui tranche les obstacles qui s'opposent à leur application. Franklin sans Washington ne foudroya point l'Union américaine. Mirabeau sans Napoléon Ier retenait la France à son *quatre-vingt-neuf* !

— Ainsi, vous croyez que Papineau n'est point le sauveur de nos droits et de nos destinées.

— Papineau est l'homme du moment ; aussi, faut-il le laisser à la génération qui lui surviendra de manière à ce qu'elle puisse se défendre elle-même. Papineau dans la tombe, ne pourra plus être remplacé. Il importe donc de préparer les cœurs au rôle de l'avenir.

— Et que veux-je donc faire ?

— Vous voulez anticiper les événements. Laissez faire Papineau, il prépare le terrain. Plus tard, quand la moisson sera mûre, vous récolterez !

— Vous êtes vraiment étrange. Ma politique vous plaît et vous la condamnez !

— Vous vous trompez ; je ne condamne que votre manière, de la mettre en pratique.

— Selon vous, je devrais attendre qu'il n'y ait plus, pour moi, de gloire à recueillir !

— Maurice, reprit Emile, avec un accent presque sévère, je vois qu'il est inutile de vous retenir ; allez vous convaincre de la vérité de mes paroles. Je ne puis vous empêcher de rouler dans l'abîme ou vous courez vous précipiter.

— Je ne suis pas seul.

— Malheureusement les cœurs généreux sont, souvent, les plus exaltés.

— Et cette fois, les plus encouragés !

— Je parle même que, déjà, vous appartenez à une société secrète ?

— Dites, plutôt, une société d'amis.

— Êtes-vous nombreux ?

— J'ignore le nombre des affidés ; seulement je sais que miss Flora Hammett est du complot et qu'elle compte sur vous.

— Malheur ! malheur !

— Ce doit être plutôt, pour vous, un bonheur !

— Maurice, vous persistez dans vos projets ?

— Oui.

— C'est bien, comptez sur moi dans le danger ; seulement, si le triomphe couronne vos efforts, promettez-moi de m'oublier. C'est la seule grâce que je vous demande.

— Ah ! vous êtes inajutable !

— Non, mais je suis malheureux !

— Vous ?

— Oui, moi !

— Et vous me le disiez pas ?

— A quel bon ? aujourd'hui accablé de douleur, demain, ivre de joie.

— Il n'y a ni joie ni douleur à cacher à un ami. Baptiste avait raison de me dire qu'il se pa sa vie, d' étranges choses !

— Et que peut-il voir de si étrange ?

— Mais vous-même ! La dernière fois que je vous vis, la gaieté brillait sur votre front ; aujourd'hui la tristesse le couvre. Le mystère règne partout. Vous êtes invisible même pour moi. La police de Louis-Philippe vous a-t-elle déniché ? Ce changement n'échappé pas plus à l'œil d'un serviteur qu'à celui d'un ami.

Puis saisissant avec force la main d'Emile, il ajouta :

— Je veux savoir pourquoi vous êtes malheureux ? Serez-vous moins franc que je l'ai été ?

— Maurice ! reprit Emile, avec douceur, me croyez-vous capable de vous tromper ?

— Non.

— Et bien, si je vous déclarais ce que vous désirez savoir, nous ne serions plus amis ! Plus tard, vous saurez tout, aujourd'hui, mon devoir est de garder le silence, d'écarter le malheur qui m'accable et vous menace, de souffrir et de vous rendre heureux !

— Et miss Flora Hammett, sait-elle que vous souffrez ?

— Elle ignore et ne doit jamais le savoir !

— Ainsi vous refusez même les consolations d'une femme qui vous aime !

— Et que je n'aime point, murmura, Emile.

— Mais que vois-je, continua Maurice, pourquoi avoir voilé son portrait ? Avez-vous cessé de la voir ?

— Oui.

Maurice s'approcha du portrait de manière à faire croire qu'il voulait l'examiner.

En voyant Maurice toucher au voile qui

reouvrait le tableau, Emile devint livide. Soit caprice, ou hasard, Maurice ne souleva point le voile.

Emile soupira comme un homme qu'on délivre d'un lourd fardeau.

—Pauvre miss Flora! reprit Maurice, elle vous aime beaucoup! Comme elle va pleurer quand elle saura que vous refusez d'être des nôtres!

—Je suis à vous, pas à d'autres!

—Et que lui dirai-je?

—Que je lui donnerai moi-même, une réponse.

—Pau écrit!

—Peut-être.

—Verbalement, c'est mieux!

—Je promets une réponse, voilà tout.

—Allons! c'est convenu; vous lui répondrez vous-même?

—Moi-même.

—Et je puis compter sur vous dans ma nouvelle carrière?

—Comme par le passé.

—C'est bien; je vous quitte.

—Écrivez-moi à chaque courrier.

—Je n'y manquerai point.

—Au revoir.

—Au revoir.

Et tout en échangeant leurs adieux, Emile et Maurice arrivèrent à la porte d'entrée qui cette fois encore, s'ouvrit devant les deux amis d'une manière aussi extraordinaire que quand Maurice était entré seul une heure auparavant.

—Je ne m'étonne plus maintenant, reprit Maurice en pressant une dernière fois la main d'Emile; que vous soyez aussi fataliste. Cette porte est l'emblème de votre cœur; la mort s'y trouve représentée bien à propos pour faire juger le maître de ce logis; seulement le mot *sans* est de trop!

—Il faut le rayer.

—Non l' laissez-le; qui sait, s'il ne faudrait pas le mettre plus tard? aujourd'hui même, miss Flora Hammett vous offre une belle occasion de le laisser.

—Hélas! je suis comme un général sur le point de livrer bataille; je ne sais si je vais invoquer la mort ou sourire à la victoire! Vous m'avez demandé il y a un instant, pourquoi j'étais malheureux? Je vais vous le dire: Je suis sur le bord d'un abîme, quand je l'aurai franchi, la tête de mort ou le mot *sans* disparaîtra de cette porte.

Un dernier adieu couvrit ces paroles; et les deux amis se séparèrent.

(A continuer.)

LA PAIX OU LA GUERRE.

Lettre de L. M. Darcrau à M. François Baby, contracteur du chemin de fer du Nord.

Monsieur,

Lorsque tant d'autres mendient vos faveurs, je vous offre celle de choisir entre la paix et la guerre. Nous représentons, vous et moi, les deux plus fortes puissances: vous

l'intérêt privé; moi l'intérêt public. Vous êtes agioteur, je suis journaliste; vous éparpillez vos écus dans le gousset des ennemis du peuple, je sème des idées qui retentissent dans le cœur des patriotes; vous avez une bourse, j'ai une plume!

Nous pourrions comme vous voyez, traiter de puissance à puissance; mais je préfère demeurer l'ambassadeur de l'opinion publique en face du roi de nos agioteurs politiques.

Mes titres montrés, détaillés, examinés et acceptés, procédons s'il vous plaît.

D'abord, je vous prévins que je serai d'une franchise désespérante. Accoutumé à vous défendre par l'intrigue et l'astuce, il vous faut, aujourd'hui, combattre sur un terrain nouveau: celui des honnêtes gens. Je vais vous prouver qu'en passant votre vie à duper le public, vous vous êtes fait votre propre honte et celle d'un tas de *Likéteurs*, *Conservateurs*. Jouez honnêtement, vous l'avez ou sa chose, ver votre about. Vous battez bien vos cartes; vous les cachez bien. Vous êtes habile, très habile, mais vous n'êtes point sincère. L'intrigue vous a fait régner, et l'intrigue vous désarme, vous haïssent, vous haïssent, vous détestent, vous détestent et vous font à bas! Vous ne pouvez remuer ni un poil sans qu' aussitôt un main ambitieux, sans franchise, sans foi et sans principes comme vous, ne se jette sur vous et ne vous saisisse plus lâchement à la gorge. Après nous avoir plus que tout autre combats à l'abîme, voilà que vous allez nous y suivre! J'entends d'ici votre chute qui s'annonce! D'jà votre premier payeur, Bradshaw, n'est plus à la banque du Haut Canada! Siotte l'honneur de *la moralité des Libéraux*, voulant regagner l'estime de ses compatriotes, jette à l'honneur public, et Bogle est mis à la porte!... D'autre, survient bientôt, mais une autre voix leur signifiera l'ordre de déloger. Au milieu de la tourbe infime qui nous entoure, vous êtes devenu un moule dont le corps sert d'écabane à la *canaille vertueuse ou profane* qui cherche à saisir les lambeaux de votre succession d'agioteur. A vos pas, s'est attaché une vermine. Vous le savez bien: votre génie corrompue a tout deviné. Mais ce que vous ignorez, ou plutôt ce que vous persistez à méconnaître, c'est votre position. Depuis que, revenu des États-Unis on vous avait emparé la banqueroute, vous vous êtes emparé à deux mains de tout ce qu'il y avait de vil, d'impur et de verbe dans les départements publics, un million et plus s'est trouvé entre vos mains; en êtes vous plus riche, plus fort, plus puissant? Au contraire. Vos valets qui rampaient comme des chiens, mais n'avaient point la fidélité de ces animaux, ont bu et mangé ce que vous leur donniez du trésor public. Maintenant qu'ils sont repus, ils digèrent en paix et se chauffent au soleil. Hier ils vous léchaient, aujourd'hui ils vous mordent; demain ils vous dévoreront! Les voyageurs nous parlent de sauvages qui tuent pour manger la chair

humaine, ceux qui vous grugent vous darderaient au ciel pour un quart de ciment ou une poignée de clous. Pour eux, la soif de l'or égale la soif pour le sang humain, les canibales de l'Océanie.

Certe, votre position est effrayante. Vous devez avoir, souvent, le vertige. Avouez, monsieur, que vous êtes terriblement puni. Cependant vos tortures commencent à peine, après vos amis que vous avez corrompus avec l'argent du peuple, viendront vos victimes. Il vous faut compter avec tout le monde. Il faut que votre expiation profite à tous. Oh! votre agonie sera longue, allez!

Un seul moyen vous reste, pour échapper à la vengeance publique; mais vous le repoussez parce que vous ne pouvez pactiser qu'avec l'intrigue. Quand je considère votre état, je pense à l'enfer du Dante. Sur la porte du séjour des damnés, le chantre de la *Divine Comédie* a placé ces mots désespérants: "Vous qui n'entrez ici, laissez toute espérance à la porte!"

Et bien, dans cet enfer, vous paraissez un public, ne vous semble-t-il pas voir inscrits en caractères de fer, sur le front de vos compatriotes, ces paroles terribles: "Vous qui nous plongez dans le désespoir et la misère, n'attendez de nous, aucune pitié!"

Voilà la conséquence de votre agiotage. Le premier a perdu l'Amérique!

Il n'est pas un Canadien qui ne vous méprise ou ne vous exécute! Ceux qui vous gorgent de faveurs vous détestent, et ceux que vous plongez dans la misère vous maudissent. Seul, peut-être, j'ai pitié de vous, puisque je vous des la vérité. Je sais que vous avez le génie de l'intrigue, et j'ose vous dire, vous confier de l'appliquer, cette fois, au bonheur de vos compatriotes!

Avant de mourir, faites une bonne action!

Tout par le Grand Tronc qui, pour vous récompenser d'avoir retardé le chemin de fer du Nord, vous avait solennellement donné une partie du chemin de fer de la rive sud; vous vous voyez, enlever celui de la rive nord! Vous connaissez ceux qui vous l'ont donné, et vous les méritiez, vous les flattez; vous les lourez d'éclats et de promesses! Tout cela est inutile. Un nouveau *mane, thevel, pharés*, a été vu, à la Grosse-Isle, sur l'un des pans de l'appentis où vous donniez il y a environ quatre ans, un repas de Poytazar! Ce roi profana les vases sacrés, et vous avez, souillé, avili, corrompu avec l'argent publique le plupart des hommes publics. A moins d'un miracle, son sort vous attend. Il ne tient qu'à vous que ce miracle arrive. Si bas que vous soyez tombé dans l'opinion publique, vous pouvez encore, tant l'entreprise est nationale, par l'exécution du chemin de fer du Nord, obtenir le pardon de vos méfaits passés. Vous le pouvez mais n'en ferez rien. C'est ma conviction. Cependant, je dois vous le dire, et c'est là le point essentiel de cette lettre: Ecrasez du pied, au lieu de la caresser, l'in-

âme colue de renégats politiques qui vous empêchent de commencer le chemin de fer du Nord, et vous aurez la paix ; continuez à jouer votre rôle *natural* et la guerre est déclarée ! Alors plus de repos pour vous monsieur, et vos pareils, jusqu'à ce que ce chemin qui est l'avenir de Québec soit terminé !

Voilà l'ultimatum du public. Choisissez. Au revoir.

LA CORPORATION.

Nous avons assisté, vendredi dernier, à la séance du Conseil-de-Ville, et nous sommes obligés de dire que nous avons entendu parler et vu voter des *jobbers* et des blagueurs mais pas un seul conseiller consciencieux. Depuis le maire qui n'est qu'un intrigant politique, jusqu'au conseiller le plus écuard il y a un accord parfait pour faire de l'argent. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les citoyens sont depuis vingtaine de Robbet-Macaire qui spéculent avec un magdal qu'il a déjà mort.

Vendredi dernier, est venu de nouveau sur le tapis, la question des \$1,200 réclamés par M. Peters. Comme nous l'avons pensé, les deux partis voulaient jouer devant le public une face de leur jeu. MM. Audette, LeMoine, Hall, et la *petite famille*, et étaient bien fait contre l'opinion que l'on voulait connaître envers M. Peters. Le conseiller Rhéaume et autres ne voulaient accorder la réclamation de M. Peters qu'avec la certitude qu'elle était correcte. Naturellement M. Chateaubert prétendit que cette somme était exorbitante et ne devait pas être payée. Pour trancher la question le conseiller Rhéaume proposa un moyen terme ; celui de payer de suite à M. Peters, la somme de \$1,000 et de remettre à huit jours la considération de payer la balance. M. Chateaubert se contra cette motion qui fut perdue. Le Rhéaume proposa d'accorder la somme de \$1,200 ; cette fois le *jobber* Chateaubert vota contre cet amendement, pour accorder, cinq minutes plus tard, la somme entière !

Sur toutes les questions, le moins clairvoyant des spectateurs peut se convaincre que les conseillers actuels, à quelques rares exceptions près, ne sont que d'impudents valets du public qui visent par tous les moyens indirects. MM. Hall, Rhéaume, LeMoine, Audette, Langevin auront beau faire semblant de se fâcher ou se croire insultés par des censures aussi fortes et aussi méritées que celles portées contre eux, dernièrement, à l'hôtel *Chateaubert* ; la Presse libre et les citoyens honnêtes n'en seront pas moins certains que ces conseillers et leurs suppôts ne sont que d'égoïstes spéculateurs préférant leur intérêt à celui du public.

La résignation de M. Young, a aussi fait tomber bien des masques. Malgré l'écume de George Hall et les facéties burlesques du conseiller Rhéaume, MM. Robertson et Young ont gagné dans l'esprit des spectateurs, plus d'estime que n'en ont perdu leurs

adversaires, et ce n'est pas peu dire.

Somme toute, une séance du Conseil-de-Ville, vaut parfois une comédie de bas étage, mais elle coûte beaucoup trop chère, et les citoyens qui paient devraient au plus vite, changer les acteurs.

LES COTISATIONS.

Dans l'acte d'incorporation de la cité, il y a une clause qui oblige tous les citoyens à payer leurs cotisations à un jour fixé par la loi. La conséquence de cette clause est des plus injustes et des plus funestes. Quand l'argent abonde, cette clause peut avoir l'effet de forcer les retardataires à payer leurs cotisations ; mais il est de la dernière absurdité de vouloir l'appliquer à la lettre aujourd'hui, que les ouvriers naguère les plus aisés, peuvent à peine se procurer du pain et du bois.

Il n'y a qu'un Hector Langevin qui voudrait sans rougir appliquer cette clause monstrueuse, parce que plus que tout autre, il a mis tout en œuvre pour la faire insérer. Aussi voyez-le intriguer en tous sens et de toutes manières. Les cabaleurs du ministère *pitjire et pourri* vont de porte en porte acheter ceux-ci, intimider ceux-là ; faire des promesses aux uns, et procurer aux autres une place desurveillant !

Ce n'est pas tout.

La loi veut que des listes des voteurs soient faites. Les partisans des deux candidats ont droit de les visiter. Les citoyens honnêtes qui sont en faveur de M. Hector Langevin, seraient indignés, s'ils pouvaient voir par eux-mêmes toutes les injustices faites pour favoriser un parti plutôt qu'un autre. Est-ce là faire une élection au scrutin. C'est une farce ignoble, pour ne pas dire plus.

Après cela, M. Langevin qui est l'organisateur de toutes ces bases intrigues est-il digne qu'on lui confère l'honneur d'être le gardien des intérêts de la cité ! Assurément non. Si par malheur, M. Langevin était élu maire, il ne le serait que par la fraude, l'intrigue, le cabalage, l'achat des voix, et tous les moyens des *Libéraux-Conservateurs*. Il serait élu à la façon d'Alfeyn, Sinard et Dabord. Il ne serait point élu de tous les citoyens, mais d'une clique de *jobbers*, et de ceux qui, pourvu qu'ils aient une misérable pitance pour quelques jours, voteront pour l'homme qui les a trahis, qui les vend, et les écrasera toujours.

Ceux à qui nous faisons ici allusion savent bien que nous écrivons ces lignes avec toute la sincérité possible, et que si nous dénonçons aujourd'hui Hector Langevin comme un traître, nous avons des preuves flagrantes de sa trahison. Que tous ceux qui veulent s'en convaincre étudient l'homme par ses actes et ils verront que nous ne frappons pas encore assez fortement le coupable.

A. monsieur A. B. Nous connaissons comme vous qu'il y a plus de trois siècles

que Guttemberg découvrit à l'univers son secret, puisque c'est en 1452 que l'on trouva le moyen de "remplacer les caractères de bois par des caractères en métal." Mais la lutte que la Presse ou pour mieux dire, le journalisme, eut à subir, ne date que d'environ trois siècles.

La correspondance d'un "Ouvrier" paraîtra dès que l'auteur vous sera connu son nom.

La suite de l'article sur la Presse, au prochain numéro.

ADRESSE

DE

L'ANGE VAIN

AUX

ÉLECTEURS DE QUÉBEC.

CHANSON.

Air : *Charlotte la Républicaine.*

Messieurs, pour l'an prochain,
Il faut que je sois maire ;
Ou, si de m'écarter,
Je creverai de faim !
J'ai pris goût maintenant
À partager ma vie ;
Je dine à la mairie
Et soupe au Parlement !

Refrain.

Je suis valet de mon état,
Mais je ne seis que ma personne ;
Par pitié donc, que l'on me donne
La mairie pour un plat. (*)

Nourrisson d'un comté,
Il faut bien que je tente
À conserver la rente
Que donne la cité.
Dorchester et Québec
Me fournissent deux bourses
Puisant à ces deux sources,
Je ne suis plus à sec.

Soldat du *saint parti*,
En loup, je fais ma ronde.
Après de tout le monde
Je m'annonce en ami.
Mais pour un peu d'argent,
Comme Judas l'apôtre,
Je trahis l'un ou l'autre
Qu'il soit *bleu, rouge ou blanc*.

Votre Chemin du Nord,
Tant que je serai maire,
M'aura pour adversaire,
Au moins, jusqu'à la mort.
Messieurs vous voyez bien,
Que vous devez m'élire.
Et puisqu'il faut tout dire :
Je vous trahirai bien.

(*) Dernièrement M. Langevin a donné un repas à ses cabaleurs.

NOUVELLES.

On dit que le conseiller Audette a eu l'impudence de déclarer que Pon cont nuérat d'imposer des taxes tant que les citoyens riches ne se plaindraient point. C'est-à-dire que quand tous les pauvres actuels seront morts de faim ou de froid on cessera de voter des impôts parce que les riches du calibre de M. Audette ne peuvent se taxer!

M. LANGEVIN.—Nous apprêtons de source certaine, comme dirait le *journaliste* Barthe, que les électeurs du comté de Dorchester, dégoûtés de la conduite politique de M. Langevin se proposent de lui intimer l'ordre de leur remettre son mandat de député. C'est en vain que les intrigants parviennent à duper les électeurs; il arrive toujours que les hommes de cœur démasquent les hommes à deux faces comme Hector Langevin, maire de Québec par les écus de Baby, les fraudes et les intrigues de la petite famille.

UN RAGOUT D'ÉLECTION.—M. Langevin a donné dernièrement à ses collègues un repas *libéral-conservateur*! Des mains disent que ces messieurs ne voulaient point cabaler à jeun! Son Honneur voyant que comme lui, ses collègues ont le cœur dans le ventre, a voulu, sans doute, les précéder à l'endroit le plus sensible.

On nous assure qu'environ 40 Irlandais s'étant rendus sur les quais du Palais, ont déclaré au *verbeux comité des jobbers* qu'il leur fallait de l'ouvrage à tout prix! ON LEUR EN A DONNÉ DE SUITE!

Pourquoi en a-t-on refusé aux ouvriers de Saint-Sauveur?

L'*Argus*, journal de Montréal a cessé de paraître: c'est un malheur. A Toronto, l'*Atlas* est disparu aussi: voilà au moins une bonne nouvelle qui dédommage de la perte du premier journal.

Les journaux annoncent que G. E. Carner a été fait chevalier; Eh! bien donc, salut à *Serl* (Sn) *Cartier*.

L'autre jour un individu visitant un atelier typographique de cette ville, demandait à un compositeur à quoi servaient les clous sans tête dont était remplie sa case

—A clouer au pilori de l'opinion publique les voleurs d'état! répondit l'ouvrier.

ADMIREZ!

Afin de pouvoir faire voter les employés de la Corporation en faveur de M. Langevin, on a payé leurs cotisations avec des *bons*! Il faut que les £12,000 soient déjà bien diminués!

ERRATA.—Dans le dernier numéro, seconde page, troisième colonne, quarante-huitième ligne, au lieu de ces mots: "Ce dernier voulant rire au dépens de B." lisez: "Ce dernier voulant rire aux dépens de C."

Seconde page, seconde colonne, trente-cinquième ligne, au lieu de ces mots: M. Rhéaume se condé par M. Gauvreau, lisez: M. Gauvreau secondé par M. Rhéaume.

CORRESPONDANCES.

Monsieur le rédacteur,

Un directeur déposant de la *Caisse d'Économie de Saint-Roch* me traite d'imposeur dans votre dernier numéro, parce que j'ai osé dire que j'avais déposé entre ses mains et celle de ses collègues une somme de £50! Pourquoi M. le directeur déposant ne dit-il pas aussi qu'aucune personne n'a déposé d'argent à la *Caisse d'Économie de Saint-Roch*? On j'ai déposé là, £50 que je consulérai volés tant que les directeurs n'auront pas prouvé ou est allé cet argent. Quand à m'adresser au juge Morin, pour obtenir justice, autant vaudrait m'adresser au péron de la Cour. M. Morin est le meilleur juge que nous ayons pour entendre tous les procès, mais pour rendre un jugement quelconque, il est trop *bonneté* pour cela!

Puisque la Presse veut bien recevoir ma réclamation, je m'empresse de me servir de ce moyen, et jeurai à chaque occasion qui se présentera que les directeurs gérants doivent être regardés comme des gens suspects, tant qu'ils n'auront pas rendu compte. Il faut faire une exception en faveur de M. Brunet qui je crois a été le *bon émissaire*. Mais le grand coupable, c'est maître Prevost et ses associés sont Augustin Gauthier et Louis Marois.

LEX.

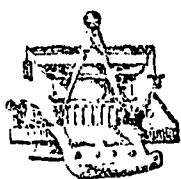
Monsieur le rédacteur,

Vous avez bien raison de dire que tant que Baby, Langevin et compagnie dirigeront l'entreprise de chemin de fer du Nord, les citoyens de Québec ne doivent pas attendre à voir mener à bonne fin cette entreprise.

Une preuve nouvelle de l'esprit étroit et égoïste des quelques imbéciles qui ont en mains ce chemin, c'est qu'ils ne veulent point laisser travailler aux quais du Palais, des ouvriers de Saint-Sauveur, sous prétexte qu'il appartient à une municipalité qui ne rapporte aucun profit à la ville, je me trompe à M. Langevin! A-t-on jamais vu pareille injustice? Et celui qui la commet a l'audace de croire que nous Pélions de nouveau maire de la ville?

JAMAIS!

ANNONCES.



F. NORMAND.
SCULPTEUR.

Faubourg Saint-Roch,
rue Sainte-Marguerite,
No. 11, Québec.

Prend la liberté d'informer le public en général, qu'il entreprendra l'exécution de tous ouvrages en sculpture, tournage, meubles d'église, etc., et il verra des inappes, et tous autres ouvrages de menuiserie qu'on verra bien lui confier.

15 novembre, 1853.

A VENDRE.

Un emplacement de 40 pieds de largeur sur 60 de profondeur avec une maison en bois, à une étage, située faubourg Saint-Roch, rue Saint-Antoine numéro 62. Aussi une boutique de boulanger en pierre à deux étages; le tout en bon état. Conditions faciles. S'adresser sur les lieux au propriétaire N. MINOUX.

3 novembre, 1853.

MÉDAILLES ET DIPLOMES

Obtenus aux Exhibitions de Londres, Paris et New-York.

JOSEPH BARBEAU,
BOTTIER ET CORDONNIER,
72 GRANDE RUE ET FAUBOURG SAINT-JEAN.
QUÉBEC.
GUÊTRES DE TOUTES SORTES, ETC.

A VENDRE.

UNE MAISON en bois et à deux étages située au faubourg Saint-Jean, rue Richelieu. Conditions avantageuses, titres incontestables.

S'adresser au sousigné,

L. M. DARVEAU,

Notaire,

Rue Richelieu, no 36.

10 mai 1853.

P. G. HUOT, notaire, a ouvert un bureau dans sa demeure actuelle, No. 32, rue Craig, St-Roch, Québec, 1er juin 1853.

L. M. DARVEAU, NOTAIRE, tient son bureau d'affaires, dans le faubourg Saint-Jean, rue Richelieu, numéro 56.

On s'abonne à Québec, chez M. Léon Rochette libraire, faubourg Saint-Jean, rue Saint-Jean; et chez L. M. Darveau, notaire, faubourg Saint-Jean, rue Richelieu, numéro 56.

M. F. X Gagnon, Note-Dame de-la-Vierge.

Charles Fortier, Rimouski.

L. O. E. Brunelle, Champlain.

Isidore Trépanier, Saint Narcisse.

Joseph Bélanger, Sainte Julie de Soremsert.

Charles Lapierre, No. 114, Rue Saint-Laurent, Montréal.

M. Leclerc, Cap Santé.

Louis Fiset, Saint-Basile.

Toutes lettres et correspondances doivent être adressées *franches de port*, à L. M. Darveau, faubourg Saint-Jean, rue Richelieu, numéro 56.

L. M. DARVEAU, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR.